

Quelles pratiques sémiotiques pour quelles médiations ?

Anne HÉNAULT
Université Paris IV - Sorbonne

Ce congrès nous invite à réfléchir sur « Sens et médiation. *Substances, supports, pratiques : matérialités médiatiques* », et postule implicitement que la sémiotique a les moyens de répondre efficacement aux demandes pressantes qui nous sont adressées par les nouvelles technologies, les dispositifs numériques, les sciences cognitives et donc la nouvelle épistémè qu'a engendrée notre époque résolument multimédia. Une réflexion de type sémiotique sur la notion floue et omniprésente, aujourd'hui, de « médiation » semble s'imposer ; dans la mesure où la sémiotique (et tout particulièrement la sémiotique dite standard) est celle des sciences humaines qui a porté le plus loin l'objectivation du sens par la mise au point de procédures formelles d'analyse à l'heure du numérique et des neurosciences, la demande sociale (industrielle, politique, etc.) est vouée à se tourner vers la recherche sémiotique pour réaliser, par exemple, des analyses des significations assistées par ordinateur, sur de grandes masses textuelles (*big data*).

C'est pourquoi, je n'hésiterai pas à braver quelques réticences de ceux des jeunes chercheurs qui se déclarent rebutés par les lourdeurs procédurales de la sémiotique standard et je n'aurai pas de scrupules à faire fonds, prioritairement, sur cette sémiotique (tout en y incluant la sémiotique des passions) pour, tout d'abord, évoquer quelques-unes de ses applications évidentes au traitement des données, pour réaffirmer ses connivences avec les pratiques de transpositions du sens, imposées par les nouveaux médias et pour souhaiter que l'enseignement de cette sémiotique continue à être sérieusement traité comme la base de tout l'édifice. Puis, dans un deuxième temps, je m'intéresserai à l'ensemble des textes où s'exprime et se dévoile la longue amitié intellectuelle, vécue par Paul Ricœur et A. J. Greimas entre 1966 et 1992, pour offrir aux réflexions de la communauté sémiotique, le corpus d'un cas concret de médiation expérientielle (principalement *cognitive* et *esthétique*), celle qui relie Greimas et Ricœur, pendant près de trente ans ; la nécessité et l'urgence de parler ainsi, dans ce Congrès 2015 de l'Association Française de Sémiotique, s'est imposée, au vu des dégâts qu'une dommageable méconnaissance de médiations cognitives de ce genre, a infligés et continue d'infliger, en Europe et partout dans le monde, à la compréhension et au rayonnement de la sémiotique narrative.

1. La sémiotique narrative standard, comme instrument de médiation pour les transpositions de sens imposées par les nouvelles technologies

1. Une expérience imprévue a montré, à tout un chacun, la capacité médiatrice des écritures symboliques de la sémiotique narrative standard et la nécessité de développer un enseignement surtout pratique de la sémiotique afin de mettre largement cet instrument à la disposition des usagers. Lors d'un récent colloque de musicologie à Chartres, « Les figurations visuelles de la parole, du son musical et du bruit, de l'Antiquité à la Renaissance », organisé par le groupe *Musiconis*, au printemps 2015, les exposés faisaient état des difficultés rencontrées pour indexer numériquement, avec un nombre minimal de signes mais avec une précision optimale, les images du corpus de figurations visuelles (de la parole, du son musical et du bruit à l'époque médiévale), en vue de constituer une base iconographique numérique. Comment représenter de la manière la plus économique, les

détails documentaires et/ou le scénario figurés par chacune de ces images ? La stylisation algébrique qui caractérise notre réécriture symbolique des programmes narratifs (*Dictionnaire*, I, p. 297, article « programme narratif ») offrait une remédiation immédiate ; mais aucun de ceux qui se chargeaient de cette indexation n'ayant la moindre notion de sémiotique, ils butaient sur des problèmes enfantins de représentations syntaxiques.

Tout comme avec *Musiconis* à Chartres, nous observons tous les jours la manière dont le métalangage de *Dico I* et, en particulier, les réécritures algébriques des programmes narratifs, mettent à la disposition des usagers une vraie technicité, économique et performante, non seulement pour le marquage optimal des relations narratives dans les fichiers informatiques mais aussi pour quantité d'autres cas de transpositions raisonnées de données sémantiques ou syntaxiques. Ce fait engage la responsabilité de ceux qui se chargent de l'enseignement de la sémiotique : en même temps que nous arpentons les espaces ouverts par les recherches récentes, il est important de transmettre scrupuleusement toutes les composantes de la sémiotique-standard, dans toute la diversité de leurs objets.

2. Nous ne dirons rien ici du système obligé de transpositions du sens qui caractérise toute l'activité sémiotique, tant en interne qu'en externe.

- Nous savons, parfaitement, qu'en interne, la constitution et la figuration (tableaux et schémas) de la théorie opèrent comme une sorte de filtrage du sens à travers une superposition hiérarchisée de strates du langage. Qu'on relise les articles « Parcours Génératif » ainsi que « Descriptif. 2 » (Greimas et Courtés 1979, p. 91) : à chaque passage d'un niveau à l'autre, l'effet de sens considéré, tout à la fois *se dépouille* d'éléments de sens adventices et superflus et *s'enrichit* de consistance et d'objectivabilité, tout en préservant très exactement la zone de sens dont il est investi. C'est ce qui s'était passé avec la logification des programmes narratifs et du parcours génératif, c'est ce que nous observons avec les premiers résultats du travail sur le somatique et le sensible et c'est de cette manière que la sémiotique se forge peu à peu une grammaticalité en constante expansion.
- En externe, quand il s'agit de transférer un message d'un support à un autre support, d'une substance de l'expression à une autre, la médiation, entendue comme la transposition d'un tout de signification, d'un langage vers un autre, d'une substance de l'expression à une autre est une opération certes très concernée par la matérialité des supports mais, du point de vue de la méthode d'analyse, elle relève encore de la démarche théorico-pratique à vocation scientifique qui nous a fait distinguer (Greimas et Courtés 1979, « métalangage. 5 ») trois niveaux d'intervention qui se consolident l'un l'autre, le descriptif, le méthodologique et l'épistémologique : le descriptif récolte les données sous le guidage et contrôle du niveau méthodologique (homologation et intégration de l'outillage conceptuel) et du niveau épistémologique (construction des modèles, élaboration des procédures). Et réciproquement, la collecte des données renforce et diversifie les niveaux méthodologiques et épistémologiques.

Les exigences cognitives auxquelles le courant européen de sémiotique a formé les membres de son École, pour ces perpétuelles transpositions raisonnées de la signification, sont l'essentiel de ce qui qualifie la sémiotique pour les médiations cognitives qu'appelle un bon usage de l'outillage numérique. Toute proposition théorique nouvelle est contrainte de se soumettre finalement à cette discipline afin de pouvoir être validée. C'est ce que nous observons très concrètement, par exemple, dans les réalisations des chercheurs en sémiotique qui, comme c'est le cas pour Amazon Mechanical Turk, s'occupent, par exemple, du traitement automatique des langues (TAL).

2. La double médiation Ricœur-Greimas

Nous avons exposé, en détail, ailleurs¹ le long parcours par lequel Paul Ricœur en est venu à accorder à la Sémiotique de l'École de Paris son entière adhésion rationnelle. On se reportera à cet article récent pour disposer du corpus qui pourrait permettre de décrire, de manière plus approfondie, ce qui apparaît, à première vue, comme un bel exemple de double médiation expérientielle. Nous devons nous borner ici à résumer un processus qui pourrait se raconter comme une aventure cognitive, un véritable récit canonique. (1) De 1966 à 1980, Ricœur fait souvent référence négativement à l'œuvre d'A. J. Greimas, sans l'avoir jamais vraiment rencontré personnellement. (2) À partir de leurs premières rencontres publiques, la tonalité des propos de Ricœur évolue, jusqu'à prendre la forme finale d'une adhésion épistémologique profonde et irréversible, qui l'engage, de manière définitive, aux côtés de Greimas à partir de 1989-1991.

2.1. De 1966 à 1980, « *Le structuralisme, voilà l'ennemi* »

Face à A. J. Greimas, Paul Ricœur s'est toujours présenté comme celui qui serait capable d'expliquer, d'évaluer, voire d'assigner des limites à l'entreprise cognitive de ce visionnaire qu'était l'auteur de *Sémantique Structurale*.

Comment s'était-il préparé pour cette mission ? D'abord, par une initiation contrastée à la pensée structurale. Alerté par le succès de Claude Lévi-Strauss en général et, en particulier, par l'immédiate considérable diffusion de *La pensée sauvage*, qui venait de paraître, Paul Ricœur avait composé, dès la fin de l'année 1962, à propos du courant structural naissant, un long article, perspicace et enthousiaste, qu'il testa à Rome, dans les Entretiens Castelli. Il soumit ensuite *La pensée sauvage* à une discussion de toute une année, menée en interne par le groupe des philosophes d'*Esprit*, puis il invita Cl. Lévi-Strauss dans les locaux d'*Esprit* pour une discussion avec ce même groupe, discussion qui tourna au pugilat intellectuel. La revue en publia le quasi-verbatim, sous le titre « *La pensée sauvage et le structuralisme* », avec un dossier qui reprenait, sous un autre titre, le texte exposé aux Entretiens Castelli, ainsi que les interventions des divers membres du groupe (novembre 1963). Ricœur cherchait à reconnaître et à cartographier les espaces légitimes d'exercice respectivement de l'Herméneutique (représentée par lui-même) et du structuralisme (représenté par Lévi-Strauss). Prodigieusement agacé, puis irrité, Lévi-Strauss récusait fermement le « marchandage » que lui proposait Ricœur et refusa de borner sa recherche, selon ce qui était vérité pour Ricœur mais préjugés racornis pour lui. Dès cet instant Ricœur en conçut un violent rejet qu'il transféra à toute l'attitude structurale dans les sciences humaines, et particulièrement en histoire, sous la forme d'une détestation que sa vie entière de chercheur ne parvint jamais à démentir. La preuve de ce fait se trouve dans son dernier ouvrage consacré au récit (et particulièrement au récit historique), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*².

La longue vigilance hostile de Ricœur contre les divers avatars de la pensée structurale prit d'abord la forme de quelques articles très négatifs : de 1966 à 1980, Ricœur mène une lutte

¹ Hénault (à paraître).

² « L'histoire comme science se trouve indirectement concernée par la réintégration de la science linguistique dans l'espace théorique ainsi que par le recouvrement dans ce même espace des études du langage littéraire et en particulier poétique. Mais c'est aussi à la prétention de dissoudre l'histoire dans une combinatoire logique ou algébrique, au nom de la corrélation entre processus et système, que la théorie de l'histoire a dû faire face dans le dernier tiers du XX^e siècle, *comme si le structuralisme avait déposé sur le visage de l'histoire un baiser de mort.* » (Ricœur, 2000. Nous soulignons).

constante contre ce qu'il a défini lui-même comme la dangerosité philosophique et morale du structuralisme, incarné à ses yeux par Lévi-Strauss. La sémiotique naissante de Greimas (1966, *Sémantique structurale*) se voit alors englobée dans ces condamnations mais à un degré moindre car, dès la parution de *Sémantique structurale*, Ricœur se plaît à jouer avec le concept d'isotopie dont la simplicité ludique permet de résorber tant d'ambiguïtés.

En toute justice, il faudrait pouvoir prendre le temps de décrire le lieu philosophique et politique d'où Ricœur s'exprimait alors et contextualiser correctement les évaluations totalement négatives et souvent méprisantes que Ricœur a, ensuite, consacrées à la sémiotique narrative au cours de la période 1967-1977, en résistance contre le succès foudroyant que connaissait alors la recherche structurale en général, et cette sémiotique en particulier, tant en Europe qu'aux États-Unis et en Amérique latine. Greimas lui-même désignait cette période comme l'une des plus fécondes de son existence scientifique.

Comme le rappellent, à bon escient, les biographes de Ricœur (dont Olivier Abel et François Dosse), le climat intellectuel était alors dominé par une importante série de « Maîtres à penser » (outre Merleau-Ponty et Sartre, puis Lévi-Strauss, Lacan, Foucault, Althusser, déjà très médiatisés, il y avait Barthes, Greimas, Dumézil et quelques autres, moins « grand public » mais, dès lors, très influents). L'atmosphère était studieuse à Paris et les passions intellectuelles rythmaient la vie de la cité ; cependant, les médias s'étaient approprié le mot « structure », sans aucune précaution cognitive, et ils avaient inventé un très tendance en même temps que très imaginaire « structuralisme » qui tendait à démoder et à décrédibiliser tout autre effort de pensée et tout particulièrement l'Herméneutique, déclarée suspecte de relents théologiques. L'air de Paris était devenu irrespirable pour Ricœur qui commença par s'exiler pour trois ans d'enseignement à Louvain, temple de la Phénoménologie et reposoir des Archives de Husserl – ceci avant d'établir une longue relation d'enseignement avec les États-Unis. C'est ainsi qu'il mena sa croisade contre ce qu'il décrivait comme les aspects dangereusement immoraux du structuralisme, en tentant de fournir des réponses philosophiques à l'impasse que constituait, à ses yeux, ce structuralisme : la sphère du kérygmatisme *comprendre* propre à l'Herméneutique ne devait pas être piétinée par le scientifique *expliquer*, si desséchant.

Durant cette période, Ricœur s'exprimait au nom d'un certain magistère herméneutico-éthique comparable, toutes proportions gardées, à celui de son maître Gabriel Marcel, dans l'entre-deux guerres ou, dans un autre registre, à celui de Jean-Paul Sartre, après la 2^e guerre mondiale. En tout cas, la médiation négative que Ricœur crut devoir élaborer contre la narratologie sémiotique, à l'intention des groupes très internationaux à qui s'adressait son enseignement (et, en particulier, au groupe de jeunes américains, très motivés par la *French Theory*, qui se réunissait pour les séminaires de la rue Parmentier), relevait de ce genre de conception de la « Théorie », plus spéculative que techniquement et scientifiquement informée.

De la même manière, au moment de cette grande vogue du structuralisme, Ricœur, connu comme une grande conscience et donc écouté comme un maître fiable par le grand public comme par bon nombre d'intellectuels sincères, se fit un devoir de voler, contre vents et marées, au secours du récit historique dont deux des composantes les plus significatives étaient menacées, selon lui, par la narratologie sémiotique : d'une part, la compréhension du déploiement de l'aventure humaine au fil du temps, dans toute la richesse de sa temporalité ; d'autre part, le « Sujet pensant » lui-même, dont une rumeur persistante assurait qu'il serait homicidé par l'approche structurale du sens³.

³ Ne pas sourire ! Il ne serait pas difficile, encore aujourd'hui, de trouver des traces de cette rumeur, jusque dans les milieux universitaires, à Paris et ailleurs. Les thèmes de cette croisade sont développés par Ricœur dans des

Donc, Ricœur, durant cette période, se défiait de la manière « partiellement déductive, sous couvert d'une pseudo-logique a priori », dont Greimas commençait à construire ses modèles. Greimas était alors explicitement accusé de tricher et de s'adonner à un bricolage intellectuel mal fondé. Le modèle à suivre, selon Ricœur, à cette date, était *Anatomie de la critique* de Northrop Frye qui, avec son approche archétypale, ne serait jamais dans le cas de risquer de méconnaître « La temporalité irréductible du récit⁴ ».

La médiation ici offerte à Greimas par Ricœur commence donc comme l'anti-médiation d'un procureur, condamnant durablement le travail de la sémiotique narrative, laquelle, depuis 1964, avait fait du *récit* un point central de ses études et qui avait ainsi conféré à *l'analyse du récit* une dignité intellectuelle planétaire. L'ennui est que si, en ce qui concerne la sémiotique narrative, Ricœur a, comme nous allons le voir, fini par adopter une position diamétralement opposée à celle de cette période, tellement éprouvante pour lui, le reste du monde ignore bien souvent cette évolution d'une extrême importance et continue à se réclamer du premier Ricœur pour se dispenser des efforts rationnels qu'impliquent tant le traitement en profondeur du récit que la sémiotique, recherche novatrice mais fragile parce que, rappelons-le, cette jeune discipline en est encore à ses commencements. Cet état de choses est très dommageable pour la recherche en sciences humaines qui se voit ainsi privée de bon nombre de ses meilleurs résultats potentiels.

2.2. De 1980 à 1989, « Mon ami, Greimas » (débat public Ricœur / Greimas)

Après plusieurs débats publics qui voient une entente intellectuelle commencer à s'installer entre Greimas et Ricœur, l'herméneute adresse au sémioticien, en 1980, son fameux *La grammaire narrative de Greimas*, une étude analytique et critique très détaillée des structures élémentaires de la signification et de la narratologie, telles qu'elles sont élaborées par *Du Sens*. Même si l'herméneute se montre assez captivé par la clarté et l'opérativité de certains concepts de la sémiotique, il demeure sur ses gardes et n'envisage pas, alors, d'introduire ces concepts dans ses propres problématiques.

En 1984, le point de vue de Ricœur a commencé à changer : *Temps et récit II* (p. 71-91) propose, sous le titre « La sémiotique narrative de Greimas », une nouvelle version très abrégée et entièrement recomposée de ce *La grammaire narrative* de Greimas de 1980. La version 1984 se complète d'une lecture très élogieuse du *Maupassant. Exercices Pratiques*.

L'herméneute constate de considérables progrès dans l'évolution de la théorie sémiotique. Il reconnaît avec une admiration non-dissimulée que *Du Sens* et *Maupassant* ont fortement radicalisé le parti-pris logique qui fait sa spécificité. « *Le coup de génie – on peut bien le dire – est d'avoir cherché ce caractère déjà articulé dans une structure logique aussi simple que possible, à savoir la “structure élémentaire de la signification”* » (p. 77). « Nulle part l'auteur [Greimas] ne se sent plus près de faire de la linguistique une algèbre du langage » (p. 80).

Aux yeux de Ricœur, le *Maupassant* comprend bon nombre d'adjonctions théoriques qui l'humanisent tout en le radicalisant⁵. Toutes ces adjonctions donnent à la narratologie de type

articles tels que « Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique », « La question du sujet : le défi de la sémiologie », ou « La structure, le mot, l'événement », tous republiés ensuite, notamment dans *Le conflit des interprétations*, en 1969. Se reporter à ces textes qui forment la plupart des thèmes qui alimentèrent les controverses anti-structuralistes de l'après mai 68.

⁴ On lira, sous la plume de C. Calame, d'intéressantes observations sur ce point in Calame (2006).

⁵ – Adjonction des structures temporalisantes : inchoativité/terminativité, procès ponctuel/procès continu ou itératif, tensivité entre un sème duratif et un sème ponctuel, etc. Ces structures sont introduites au niveau discursif. – Adjonction du carré comme outil d'indexation des valeurs investies dans le récit. – Adjonction de l'inscription proto-actantielle des destinataires sur le carré où se superposent des termes logiques, des prédicats

sémiotique les moyens de rendre compte d'une quête illusoire et tragique transformée en une éclatante victoire secrète. Elles « distendent le modèle sans le faire éclater ».

Cette présentation très synthétique et très scrupuleuse, réalisée à partir d'une recomposition/reconfiguration drastique du texte livré aux sémioticiens en 1980, croit découvrir dans cette évolution de la théorie de nombreuses concessions aux préoccupations fondamentales de l'herméneutique. Cette constatation s'accompagne d'un changement de tonalité affective tout aussi catégorique : à la dysphorie piétinante de *Grammaire 1980* répond l'euphorie vibrante de *Temps et récit 1984*.

2.3. 1989, le dernier débat public

En mai 1989, Algirdas Julien Greimas et Paul Ricœur acceptent de venir dialoguer, publiquement – dans le cadre de ma direction de programme au Collège International de Philosophie –, sur la manière dont une sémiotique des passions pourrait s'articuler rationnellement avec la sémiotique de l'action élaborée jusqu'ici. Une fois de plus, Ricœur place son interlocution avec la sémiotique sous le signe de la catégorie herméneutique /Expliquer/ vs /Comprendre/ par laquelle l'*expliquer* était réservé à la démarche déductive, rationnelle et donc médiante des sciences de la nature tandis que le *comprendre* était le fait de l'appréhension intuitive, directe et donc immédiate, des sagesses humaines. C'est cette base, jusqu'alors immuable pour Ricœur, qui avait commencé à être ébranlée par la lecture qu'il venait de faire du *Maupassant* de Greimas. Lors de ce débat de mai 1989, après avoir rappelé ses divers textes consacrés à la présentation toujours critique mais de plus en plus positivement critique de la sémiotique, Ricœur loue sans restriction le *Maupassant* :

J'attache beaucoup d'importance au *Maupassant* ; pour moi, c'est un très grand livre ; on peut dire que le texte décrit est respecté à un point tel qu'il n'y a pas un mot, pas une scansion qui ne soient justifiés – et là, je dis que grâce à l'explication, je trouve quelque chose que je n'aurais pas compris à la lecture simple, à la lecture ordinaire, en particulier la fameuse pêche qui est offerte par des morts, ou que le non-mort offre à son ennemi. N'est-ce pas là une pêche miraculeuse ? Il y a ainsi une sorte de mythisation qu'on ne peut faire apparaître qu'avec le carré sémiotique de la véridiction – on dirait qu'il y a une productivité ici de l'explication qui me fait dire que je comprends plus en ayant expliqué plus. (Hénault 1994, p. 200)

Greimas répond, comme à l'accoutumée, exclusivement sur son propre terrain : l'interrationalité du groupe sémiotique, « la recherche conviviale et enfin le problème du sens », puis une évocation très pudique de sa vie qui donne néanmoins un tour personnel, privé, intime et très chaleureux à ce débat. Greimas n'avait jamais cédé à de tels épanchements dans des rencontres publiques. Il abandonne également le discours scientifique très spécialisé et souvent d'une indéchiffrable complexité qui est le sien, au profit d'un langage simplissime, presque primaire, ce qui le conduit à donner de sa vision des processus passionnels profonds, une image extrêmement proche et efficace. Si bien que son propos

axiologiques ainsi que des actants puis des acteurs figuratifs. – Adjonction des compléments discursifs : exploitation de la catégorie faire pragmatique vs faire cognitif lequel se catégorise en faire persuasif vs faire interprétatif. Ainsi les opérations de connaissance sont soumises aux mêmes règles de transformation que les actions. – Introduction de la structure de la véridiction.

semble donner à voir le jaillissement d'une pensée abyssalement profonde et systématique, recueillie à sa source même.

3. Résurgence d'un médiateur substantiel universel et convergences rationnelles

Avec le recul, quel était le sens de ce qui se vivait dans cette étape ultime ? Chez Greimas, un bonheur de se faire entendre, exactement au niveau où il souhaitait être entendu, de s'expliquer sans hâte et sans pression aucune, dans une ambiance amicale et dépouillée de la solennité ordinaire des rencontres scientifiques. Ce débat fécond éclaire ce qu'était la pensée de Greimas sur la tensivité et la phorie dans le contexte de la *Sémiotique des passions*. Ricœur presse Greimas de questions sur cette *Sémiotique des passions*, alors sur le point d'être publiée. Bien loin d'être réticent ou même opposé à l'épistémologie achronique et logique de la sémiotique, comme ce fut si souvent le cas par le passé, ce questionnement de Ricœur affiche, ce jour-là, un accord exact avec l'épistémologie greimassienne, dans son aspect le plus logique, le plus articulé et le plus distinctif. Ricœur somme Greimas de lui dire comment il maintient l'éblouissante simplicité, cohérence et rationalité de sa théorie avec cette incursion sur les territoires instables et labiles du sensible. Puis, insatisfait des réponses, à son goût peu claires et distinctes de Greimas, il n'hésite pas à le morigéner :

Je me demande si de reconnaître le caractère passionné de tout discours peut faire une sémiotique des passions. Pourquoi ne pas continuer dans la même ligne que dans la théorie des actants, pourquoi ne pas faire en quelque sorte une théorie des patients qui procéderait du même désinvestissement des figurations ? Peut être que ce désinvestissement est plus difficile à faire que pour l'agir ; parce que dans l'agir on peut penser un actant sous-jacent à ce qui pourrait être un homme, un dieu un démon, un oiseau, etc. (Hénault 1994, p. 207)

Mais après avoir été ultra-analytique, au sens fort du mot, je veux dire dans l'art des distinctions, vous risquez maintenant d'entrer dans l'indistinction ; alors que les passions sont le lieu d'un certain ordre de distinctions. Par exemple, les passions sont-elles la même chose que les émotions, les sentiments, ou la souffrance, est-ce que c'est tout subir ou tout pâtir ? Je ne suis pas au clair sur l'emploi du mot « passion » ici. (*Ibid.*, p. 209)

Très exactement au lendemain de cette rencontre, Greimas rédige une préface pour la première livraison des *Nouveaux Actes sémiotiques*, qui commence par ces mots :

À quoi sert la sémiotique ? – demandait une fois un esprit non prévenu à un sémioticien –. Mais elle empêche de dire n'importe quoi fut la réponse. En effet, c'est une noble tâche que de servir de garde-fou par ces temps de laxisme, où face à un « Tout est permis » épistémologique par trop fréquent, on est amené à répéter, incessamment, le « Tout se tient » saussurien. Et ceci sous peine de perdre son âme, c'est-à-dire son « identité narrative », pour reprendre une heureuse formule de Paul Ricœur.

Ce texte, d'une page environ, se termine par la signature complète (Algirdas Julien Greimas) suivie de la datation suivante : « Le 24 mai 1989, jour de la Pentecôte ».

Qu'on ne s'y trompe pas ; le point d'entente rationnelle où sont parvenus ces deux amis, dans leur dernier face-à-face, n'est ni fugace ni anodin et les documents postérieurs à ce moment en portent tous le témoignage. En ce qui concerne Greimas, le texte que nous venons de citer est tout à la fois le second et le dernier où il fait expressément référence à Ricœur, dans l'un de ses textes scientifiques. Cette seconde mention de Ricœur, sous la plume de

Greimas, inclut le prénom en entier, un compliment : « heureuse formule » et une assimilation de « l'âme » à « l'identité narrative », selon une attitude qui tient au moins autant de l'herméneutique que de la sémiotique. Cette attitude herméneutique est amplement confirmée par la mention « Jour de Pentecôte » qui, pour le monde chrétien dont Greimas partageait les références, désigne le jour de l'intercompréhension universelle de toutes les langues de la terre, la suspension de la malédiction de Babel, la médiation par excellence. Il s'agit là d'une datation rare sous la plume de l'auteur qu'était Greimas, même si la diversité de ses signatures et de leurs datations comprend de nombreux indices énonciatifs. Nous la lisons comme une marque de joie profonde, expressément signifiée, au lendemain de ce jour de débat où Greimas a pris toute la mesure de la sincérité et de la profondeur de la conversion mentale de Ricœur : celui-ci avait enfin compris qu'il n'y avait aucune antinomie entre l'expliquer et le comprendre dans l'étude des significations humaines et qu'au contraire ces deux démarches étaient complémentaires et devaient s'appliquer conjointement sur le terrain des significations langagières traitées par la sémiotique. Ricœur jugeait désormais nécessaire le passage par l'*expliquer* de la sémiotique si l'on voulait aboutir à un *comprendre* bien fondé. Ce fut sa position jusqu'à la fin, à en juger par son texte de 1993, en hommage à Greimas :

Ma rencontre avec l'œuvre de Greimas ne fut pas à proprement parler conflictuelle, mais remplacée dans un cadre qui l'était en raison des circonstances idéologiques de l'époque. Si mon rapport ne fut pas d'hostilité, c'est parce que, dès cette époque, je tentais de transformer les obstacles en points d'appui, les antagonistes apparents en alliés réels. Le conflit des années 1963-67 tournait alors autour de la question du sujet, lequel croyait-on, était mis à mal par ceux qu'on appelait, en un sens global et englobant, le structuralisme et sous la bannière duquel la polémique plaçait pêle-mêle Lévi-Strauss, Lacan, Barthes, Foucault et enfin Greimas. Le sujet étant censé sauvé par la phénoménologie et l'herméneutique gadamérienne à laquelle je me voyais rattaché, tout structuraliste était, par définition ennemi du sujet. C'est ce conflit, finalement assez stérile, que j'ai essayé sinon d'arbitrer, du moins de déplacer, en mettant provisoirement entre parenthèses le sujet, thème principal du litige. C'est alors que je pouvais remettre en question avec l'appui du Greimas de la *Sémantique structurale* (1966) la présupposition épistémologique à laquelle était généralement suspendu le plaidoyer en faveur du sujet, à savoir l'opposition venue de Dilthey entre *comprendre* (*Verstehen*) et *expliquer* (*Erklären*). Or, l'opposition ne tenait que si l'explication était tenue pour une prérogative des sciences de la nature et la compréhension celle des sciences de l'esprit. Or, la linguistique, depuis Saussure, Hjelmslev, Jakobson, etc. avait ruiné la dichotomie diltheyenne en introduisant l'explication au cœur de la sphère du langage mais sous une forme non plus causale ou génétique, mais structurale. C'était donc au cœur des fameuses sciences de l'esprit qu'il fallait articuler, de façon nouvelle, explication et compréhension. C'est ainsi que je trouvai en Greimas de moins en moins un antagoniste et de plus en plus un allié⁶.

Ce témoignage, écrit dans la douleur de la perte d'un ami si important, est confirmé par divers passages de *Réflexion faite*, l'autobiographie de 2005 où Ricœur revient sur sa relation au récit et à la sémiotique :

Je m'employai à éliminer de ma propre conception du sujet pensant, agissant et sentant, tout ce qui pourrait rendre impossible l'incorporation, à l'opération réflexive, d'une phase d'analyse structurale. Il n'y avait rien de circonstanciel dans cette auto-critique : déjà, dans les essais que j'ai consacrés à Husserl à la suite de la traduction des *Ideen I* – essais rassemblés plus tard

⁶ Ricœur (1993). C'est nous qui soulignons ces deux expressions caractéristiques de l'idée de « médiation cognitive », laquelle nous a entraînés dans ce long récit proposé à la méditation de cet important Congrès de Luxembourg.

sous le titre *À l'école de la phénoménologie* (1986) – je prenais mes distances à l'égard d'une conscience de soi immédiate, transparente à soi, directe, et plaidais pour la nécessité du détour par les signes et les œuvres déployées dans le monde de la culture.

Cela dit, le commentaire le plus significatif que Ricœur ait consacré à Greimas, le vrai brevet de rationalité qu'il lui a décerné, se trouve dans « Contingence et rationalité dans le récit », l'article publié dans le volume d'hommages à Jeanne Delhomme (1990) où, tout en forgeant une nouvelle catégorie oppositive, destinée à relayer la catégorie /expliquer/ vs /comprendre/, désormais partiellement caduque dans l'acception qu'il lui avait donnée jusqu'alors, Ricœur affirme et soutient le degré de rationalité atteint par la sémiotique de Greimas (p. 179-180).

La narratologie est une science relativement récente [...] appliquée aux structures profondes du récit, à savoir les codes qui président aux transformations d'un état de choses initial en un état de choses terminal, en quoi consistent finalement tous les récits. Ma thèse est ici double : d'une part, je tiens l'entreprise narratologique pour parfaitement légitime, en particulier dans les versions structurales qu'en donnent aujourd'hui en France A. J. Greimas et son école ; d'autre part, je tiens que cette entreprise (et celles qui lui sont apparentées) ne se justifie, à titre ultime, qu'à titre de simulation d'une intelligence narrative toujours préalable. La rationalité narratologique est ainsi celle d'un discours du second degré, d'un métalangage, greffé sur la compréhension que, déjà enfants, nous avons de ce qui vaut comme histoire⁷.

Ce court auto-résumé de la relation de Ricœur à la sémiotique loue comme rationalité exemplaire le métalangage sémiotique (p. 177-178), ceci à l'intention des destinataires de ce texte, c'est-à-dire la corporation hyper-rationaliste des philosophes les plus représentatifs de l'école française de philosophie, ici représentée par la Société de Philosophie de Paris. Il est rédigé à la mémoire de Jeanne Delhomme, un professeur de philosophie exceptionnel qui était, également, pour lui, un acteur significatif de son propre *bildungsroman*, une camarade de ses premiers pas dans la vie philosophique. Il l'avait rencontrée aux Vendredis de Gabriel Marcel, juste avant la 2^e guerre mondiale. Ce fait ajoutait à la solennité de cette publication, la profondeur et la valeur d'un bilan dédié à une amie personnelle, à un âge où on ne plaisante plus avec sa propre vérité et où on s'engage, devant ce qui peut être perçu comme sa propre irréversible éternité.

Afin de pouvoir formuler cette thèse, avec toute l'autorité conceptuelle dont il avait besoin, antérieurement à ce que nous venons de citer, ce même texte installe explicitement la catégorie */Intelligence phronétique/* vs */Théorie rationnelle/*, selon une hiérarchie attribuant (discrètement) à la seconde une réelle supériorité épistémique par rapport à la *Phronésis* telle qu'elle est analysée par la légendaire *Prudence* aristotélicienne. Cette nouvelle opposition structurante vient surdéterminer son *expliquer* vs *comprendre*.

J'introduirai la notion d'intelligibilité narrative par la Remarque d'Aristote, dans la *Poétique* que [...] l'art de raconter a la vertu d'enseigner ; le Stagirite entendait par là que le poème narratif a la vertu de révéler un des aspects universels de la condition humaine. À ce titre, il développe une sorte d'intelligence qu'on peut appeler intelligence narrative et qui est beaucoup plus proche de la sagesse pratique et du jugement moral que de la science et, plus généralement de l'usage théorique de la raison. *L'éthique* [...] parle abstraitement du rapport entre les *vertus* et la poursuite du *Bonheur*. C'est la fonction de la poésie, narrative ou dramatique, de proposer à l'imagination et à la méditation des cas de figures qui constituent autant d'expériences de

⁷ Ricœur (1991, p. 179)

pensée qui nous apprennent à joindre les aspects éthiques de la conduite humaine avec bonheur et malheur, fortune et infortune [...] C'est grâce à la familiarité que nous avons contractée avec les modes de mise en intrigue reçus de notre culture que nous apprenons à lier les vertus, ou mieux les excellences, avec le Bonheur ou le malheur. Ces « leçons » de la poésie constituent les universaux dont parlait Aristote ; mais ce sont des universaux d'un degré inférieur à ceux de la logique et de la pensée théorique. Nous devons néanmoins parler d'intelligence mais au sens qu'Aristote donnait à la *phronésis* (que les Latins ont traduit par *prudencia*⁸). En ce sens, je parlerai d'intelligence *phronétique* pour l'opposer à l'intelligence *théorique*. (*Ibid.*, p.178)

On voit comment Ricœur renoue ici avec des considérations esthétiques, pour expliquer que l'art de raconter associe savoir-faire, agrément et prudence, afin de transmettre, plus efficacement, une sagesse du bien-vivre. C'est là le domaine attribué à la *phronesis*. En revanche, dans le paragraphe immédiatement précédent, il venait de distinguer soigneusement « intelligibilité » et « rationalité » et d'attribuer au métalangage de la sémiotique narrative, une réelle rationalité, moins concernée par les humeurs énonciatives.

C'est là le point d'aboutissement de la médiation cognitive, exercée par Greimas à l'égard de Ricœur. Nous avons vu comment ses méprises, à propos de la sémiotique et de Greimas lui-même, se sont dissipées quand il fit, par sa lecture du *Maupassant*, une expérience d'appréhension des significations, non plus seulement intuitive et « directe », au sens où on l'entendait alors, mais assistée (médiée) par le recours à des schématismes inspirés des lois générales de la signification qui commençaient à être reconnues. Ces lois générales *alias* structures *alias* idéalités structurales sont la raison d'être de n'importe quelle démarche scientifique, quel que soit l'objet auquel elle s'applique. Elles sont le noyau des diverses théories qui se partagent le champ du savoir.

Par cette expérience, Ricœur pouvait vérifier aussi que le fait de découvrir des structures ou de s'appuyer sur celles qui sont déjà connues, ne transforme personne en suppôt du trop médiatique « structuralisme ». Et il vérifiait aussi que la plupart des maîtres à penser que la rumeur publique désignait comme structuralistes ne se reconnaissaient pas eux-mêmes dans cette dénomination et n'avaient jamais constitué un groupe de pensée, identifiable comme tel.

Par cette même expérience, enfin, Ricœur rencontrait des sensations mentales qui lui étaient inconnues jusqu'alors. La tonalité émotionnelle qui transparait, à travers ces divers documents, donne à penser qu'un surplus affectif s'était ajouté, pour lui, à cette expérience de productivité de l'explication sémiotique, face à l'écriture de Maupassant. Cette sensation était celle d'une joie mentale d'un type nouveau, éprouvée pour la première fois face à la sémiotique, originelle et captivante, au point que Ricœur en venait à souhaiter continuer à arpenter avec les mêmes instruments cette *terra incognita* du sens en tant que saisi par le langage, et donc du sens tel qu'appréhendé par la sémiotique.

Il ne faut pas méconnaître la force de l'éblouissement rationnel et de la joie que procurèrent à Ricœur ces lectures de *Du Sens* et du *Maupassant*. Nous résisterons, à ce stade, à la tentation de rappeler que de tels *éprouvés* ont une traduction biologique. Point n'est besoin, ici, de s'interroger sur les systèmes activateurs qui, si l'on s'exprime en termes psychologiques et/ou sémiotiques, déclenchent *euphorie* ou *dysphorie*, *désir* ou *aversion* et qui, dans le langage de la physiologie, sont désignés par le terme technique d'*arousal* (déclenchement) de ces éprouvés. Ces systèmes activateurs procurent des monoamines biogènes (dopamine, adrénaline, sérotonine, histamine, etc.) que les biologistes désignent comme « les médiateurs » des fluctuations continues des humeurs incertaines et fuyantes, toile de fond de *l'éprouver*, sur laquelle se détachent les différents états affectifs nommables

⁸ « Prudence » en Français. Cf. Pierre Aubenque (1964).

comme « émotions » ou comme « sentiments ». Les progrès des neuro-sciences et de la biologie du cerveau interpellent la sémiotique, tout autant que les dispositifs numériques. De la chair à la machine, tout le spectre des significations offre ses défis abyssaux à la sémiotique appliquée et à ses réflexions sur les diverses matérialités médiatiques.

Réserveons pour d'autres développements toutes ces interrogations et contentons-nous de ne pas banaliser cette joie de l'intime conviction dont les propos de Ricœur postérieurs à 1985 conservent la trace fidèle. Ces deux hommes n'étaient pas de ceux qui suivent moutonnièrement la loi du plus fort. Nul argument d'autorité n'aurait pu venir à bout de leurs raisonnements. Ricœur n'a cédé qu'à cette expérience vive de la « solution », que connaissent les sciences. Point n'est besoin d'être Descartes fondant, d'un même geste, algèbre et géométrie, ou Leibniz résolvant la quadrature du cercle, pour éprouver la sorte de joie originelle et captivante, associée aux bonnes démonstrations et plus largement à tous les difficiles et vrais progrès dans l'ordre du savoir. Cet affect est probablement le médiateur le plus étonnant des cultures humaines (et probablement, de quelques cultures animales).

Références bibliographiques

- ABEL, Olivier, « Le discord originaire : épopée, tragédie et comédie », *Ricœur*, Paris, L'Herne, n° 81, 2004.
- AUBENQUE, Pierre (1964), *La prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1964.
- BERTRAND, Denis, 2000. *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université
- et FONTANILLE, Jacques (éd., 2006), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF.
- CALAME, Claude (2006), « La mise en discours historiographique entre temps et espace (Benveniste et Ricœur) », in Denis Bertrand et Jacques Fontanille (éd.), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF, p. 345-370.
- DOSSE, François, 1997, *Paul Ricœur, les sens d'une vie*, Paris, La Découverte.
- FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude, 1998, *Tension et signification*, Liège, Mardaga.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* (1966), Paris, Larousse.
- (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.
- (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil.
- (1983), *Du Sens II*, Paris, Seuil.
- (1987), *De l'Imperfection*, Périgueux, P. Fanlac.
- et COURTÈS, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- HÉNAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF.
- (1994), *Le pouvoir comme passion* (avec le débat Greimas/Ricœur 1989), Paris, PUF.
- (éd., 2002), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF.
- (à paraître), « Paul Ricœur, a disciple of A. J. Greimas, a case of paradoxical maïeutic », in *Actes du XIV^e Congrès de l'Association Internationale de Sémiotique*, Sofia, 2013.
- RICŒUR, Paul, « Partout où il y a signe » (1993), Obituaire in « Hommage à A. J. Greimas », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 25, Limoges, Pulim, p. 45-48.
- (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- TIERCELIN, Claudine, « La sémiotique philosophique de Charles Sanders Peirce », in Anne Hénault (éd.), 2002, *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, p. 15-52.

Textes de Ricœur concernant Greimas

- RICŒUR, Paul (1966), « Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique », *Cahiers internationaux du symbolisme, Le conflit des Interprétations*, Paris, Seuil, (rééd. 1969).
- (1967), « La structure, le mot, l'événement », *Esprit, Le conflit des Interprétations*, Paris, Seuil, (rééd. 1969).
- (1977), *La Narrativité*, Paris, Éditions du CNRS.
- (1980a), *Herméneutique et sémiotique*, document de travail produit en prépublication pour le Centre culturel protestant de la Villa Montsouris.
- (1980b), « La grammaire narrative de Greimas », *Actes sémiotiques. Documents*, 15, Paris-Besançon, Groupe de Recherches sémio-linguistique (GRSL)-CNRS.
- (1984), « La sémiotique narrative de A. J. Greimas », in *Temps et récit II*, Paris, Seuil, pp. 71-91.
- (1985), « Figuration et configuration. À propos du *Maupassant* d'A. J. Greimas », in H. Parret et H.G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique*, Amsterdam, John Benjamins. Réédité dans *Lectures II* et partiellement dans *Temps et Récit II*, Paris, Seuil.
- (1990), « Entre Herméneutique et Sémiotique », *Nouveaux actes sémiotiques (NAS)*, 7, 3-19, Limoges, Pulim.
- (1993), « Partout où il y a signe », obituaire, in « Hommages à A. J. Greimas », *Nouveaux actes sémiotiques (NAS)*, 25, 45-48, Limoges, Pulim.
- Ricœur et Greimas (1989), « Le débat de mai 1989 sur la sémiotique des passions » in A. Hénault, *Le pouvoir comme passion*, Paris, PUF, pp. 195-216.
- Ricœur, Paul, 1991, « Contingence et rationalité dans le récit », in M. Dixsaut (éd.), *Jeanne Delhomme*, Paris, Cerf, « Les cahiers de "La nuit surveillée" », pp. 173-184.
- 1995, *Réflexion faite*, Paris, Esprit.